Raif

Revue archéologique d'Île-de-France

Numéro 12 - 2021

Éditeur
Association des amis de
la Revue archéologique d'Île-de-France

Présidente
M.-F. GLEIZES

Vice-président
F. GIROT, prospecteur bénévole Île-de-France

Secrétaire
O. PUAUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 8096 – ArchAm

Trésorier
J. PRIN

Siège social
c/o M.-F. GLEIZES, 3 rue des Deux Gares, 75010 Paris

Directeur de la publication
D. MORDANT, conservateur en chef honoraire du patrimoine

Comité de rédaction (membres permanents)
S. BAUVAIS, CEA/Cnrs, Umr 5060 - IRAMAT/LMC/Umr 3685 - NIMBE
C. BESSON, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
B. CLAVEL, Cnrs/Umr 7209 - Archéozoologie et archéobotanique
D. COXALL
L. HACHEM, Inrap CIF/Umr 8215 - Trajectoires
A. LEFÈVRE, Inrap CIF/Umr 6273 - CRAHAM
A. LEFEUVRE, Sdavo/Umr 7041 - ArScAn
M. OLIVE, Umr 7041 - ArScAn
R. PEAKE, Inrap CIF/Umr 6298 - ARTeHIS
B. POIRIER, Service archéologie du Val-de-Marne
B. SOUFFI, Inrap CIF/Umr 7041 - ArScAn

Comité de lecture (pour ce numéro)
N. CAYOL, Inrap Hauts-de-France/Umr 8215 - Trajectoires
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
C. GONÇALVES-BUISSART, Département de la Seine-Saint-Denis, BPA/Umr 7041 - ArScAn
B. FOUCRAY, Umr 5060 - IRAMAT
I. LAFARGE, Département de la Seine-Saint-Denis, BPA/Umr 7041 - ArScAn

Secrétariat de rédaction (pour ce numéro)
C. BESSON, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
A. LEFÈVRE, Inrap CIF/Umr 6273 - CRAHAM
S. MORAWSKI-BEUGNON
O. PUAUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 8096 – ArchAm
X. ROCHART, Inrap CIF
J. WIETHOLD, Inrap Grand Est/Umr 6298 - ARTeHIS

Traduction des résumés (anglais et allemand)
D. COXALL
R. PEAKE, Inrap CIF
J. WIETHOLD, Inrap Grand Est/Umr 6298 - ARTeHIS

Mise en page, maquette et infographie
F. TESSIER

Logo
N. SAULIÈRE, Inrap CIF

Imprimerie
CORLET Imprimeur
Siège social - ZI, rue Maximilien Vox
BP 86, 14110 Condé-sur-Noireau

La RAIF publie des travaux en langue française, sur le champ chronologique allant de la Préhistoire à l'époque contemporaine et portant sur la région Île-de-France.
Les manuscrits sont soumis au comité de rédaction puis, s'ils sont acceptés, transmis à un ou plusieurs lecteurs. Des corrections peuvent être demandées aux auteurs.

Toute correspondance est à adresser à :
revueidf@hotmail.fr

Illustrations en 1re de couverture
- Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis). [© C. Héron]
- Lutter (Haut-Rhin), vers 1960. [© M. Grodwohl]
- Hache polie en silex Campanien. [© È. Boitard-Bidaut]

Publié avec le concours financier :
- Drac Île-de-France
- Conseil départemental de Seine-et-Marne
- Conseil départemental du Val-de-Marne

Ce numéro a été édité à 350 exemplaires.
Numéro ISSN : 2101 - 3608

ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE. QUEL VILLAGE ?

Anne NISSEN

Durant les trois dernières décennies, l'archéologie préventive a investi les marges des villages et leurs centres anciens (BLARY *et alii* 2005 ; CATTEDDU 2007 ; CARRÉ 2011). Le nombre de ces interventions ne cesse de croître autour des grandes villes, et en Île-de-France cette évolution prend une ampleur particulière, qui à terme va imposer une politique de prescriptions sélective. La présente table ronde constitue une étape de réflexion sur les stratégies scientifiques à adapter. Son intitulé, *L'archéologie du village en Île-de-France,* amène à s'interroger sur la nature de l'objet d'étude. Est-ce le village ou les vestiges qu'on y trouve ? La notion de village ne manque pas d'embarrasser les archéologues médiévistes. Le malaise remonte aux années 1990, quand archéologues et historiens s'opposaient virulemment sur la notion de village. Le célèbre article d'Élisabeth Zadora-Rio, « Le village des historiens et le village des archéologues » (ZADORA-RIO 1995), avait mis un terme aux débats souvent stériles. Mais cette clôture s'est également traduite par le tarissement des discussions sur les « deux villages », où les archéologues ont plus ou moins abandonné le leur. Les archéologues vont le plus souvent privilégier des mots aussi neutres que possible : habitat, site, agglomération, établissement voire agrégat (de foyers) ; les autres s'emparent, à juste titre, du mot village quand la composition et l'organisation d'un site le justifient. En 2015, la revue *Archéopages* publie un dossier « Village » ; les médiévistes y occupent une bonne place et laissent paraître leur embarras. En prenant soin de préciser que tout habitat ne peut être qualifié de village, Édith Peytremann regrette que le mot ne soit pas utilisé davantage. Dans le débat du même dossier, les discussions laissent apparaître une certaine frustration et le sentiment que les historiens ont monopolisé le mot village (LE GOFF *et alii* 2014 ; PEYTREMANN 2014). Un important article, « Histoire(s) de(s) village(s). L'archéologie en contexte villageois » (CARRÉ *et alii* 2009), a discuté des apports et des limites des interventions archéologiques dans les villages existants : les auteurs soulignent l'importance de distinguer l'archéologie en contexte villageois de celle du village, mais hésitent à aborder le dernier. Si la table ronde *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le Nord de la France (Ve-XIIIe siècles)* fait preuve d'une prudence similaire (MAHÉ-HOURLIER, POIGNANT 2013), plusieurs contributions tentent néanmoins de mobiliser l'archéologie pour cerner l'origine du village.

Ces hésitations et contournements terminologiques reflètent les difficultés à articuler sources archéologiques et écrites. Faut-il pour autant opposer archéologues et historiens plutôt que de favoriser les échanges d'un objet d'étude commun – le village ? Les débats semblent curieusement clos depuis une vingtaine d'années, alors même que le sous-sol des villages était encore *terra incognita* et que le paradigme de la Mutation de l'An Mil posait les cadres des hypothèses admises. L'éviction du mot « village » du vocabulaire archéologique revient en réalité à limiter les champs d'investigation de l'archéologie. Notons que dans l'ensemble de l'Occident médiéval chrétien, le village est au cœur du maillage territorial à travers le développement des réseaux paroissiaux. Partout, la communauté rurale est mise en avant comme le facteur déterminant. La définition française est cependant particulièrement restrictive, ce qui amène à s'interroger sur sa pertinence.

RAIF, 12, 2021, p. 139-150

Il ne s'agit pas de reprendre les discussions anciennes, mais d'examiner les fondements des critères et du contexte historiographique de leur application. L'enjeu est de mieux cerner les apports possibles de l'archéologie aux études du village en tant que système social.

DES VALIDATIONS ARCHÉOLOGIQUES AUX CONTESTATIONS DES ARCHÉOLOGUES

En France, l'archéologie rurale a été déterminante pour le développement de l'archéologie médiévale et moderne, notamment à travers les fouilles de villages désertés à partir des années 1960 autour de Jean-Marie Pesez et Gabrielle Démians d'Archimbaud. Plus récentes, les fouilles des habitats du haut Moyen Âge ont accompagné les grands travaux d'aménagement. Au début, les recherches archéologiques et historiques suivaient les mêmes objectifs et s'adaptaient aux mêmes cadres d'interprétations. Les recherches des villages désertés pouvaient rapprocher les premières phases d'occupation aux grands défrichements et leur abandon aux temps de crises des XIVe-XVe siècles. Quant aux habitats du haut Moyen Âge, leur apparence rudimentaire et leur durée limitée offraient un contraste saisissant avec le village médiéval, confortant l'opposition entre un haut Moyen Âge exsangue et un Moyen Âge dynamique. L'archéologie des villages désertés a probablement renforcé les notions de fragilité et d'échec quand les durées des occupations ont systématiquement été interprétées comme des créations et des désertions des habitats du haut Moyen Âge en laissant les dynamiques territoriales de côté (NISSEN JAUBERT 1999). Comment ne pas penser aux essarts et aux (futurs) villages désertés, quand les habitats du haut Moyen Âge dans de nombreuses études étaient qualifiés d'intercalaires par les partisans d'une origine ancienne des villages ?

La Mutation de l'An Mil occupe une position particulière dans l'historiographie française. Elle a été portée par des historiens illustres comme Georges Duby, Robert Fossier, Pierre Bonnassie en Catalogne et Pierre Toubert dans le Latium. Tous avaient décelé l'émergence de pouvoirs locaux et leur rôle dans le regroupement de l'habitat qui avait créé le village. Pierre Toubert a forgé le concept d'*incastellamento* dans le Latium pour décrire la mise en place de villages fortifiés autour du château seigneurial et l'église sur les promontoires. Robert Fossier s'en était inspiré pour la Picardie en qualifiant le regroupement de l'habitat d'encellulement. Tous s'accordaient à souligner le rôle du village dans la croissance médiévale. Il représentait les dynamiques locales qui avaient réussi à rompre le carcan de la société étatique carolingienne et ainsi déclencher l'apogée médiévale. *Le village mérovingien de Brebières* (DEMOLON 1972) était à peu près la seule référence archéologique utilisée pour décrire un habitat du haut Moyen Âge. C'est le seul site français cité dans *Le village et la maison au Moyen Âge* où la présentation du haut Moyen Âge repose essentiellement sur des fouilles britanniques de faible superficie (CHAPELOT, FOSSIER 1981). Le corpus s'était enrichi entre-temps, mais les superficies étaient trop réduites pour appréhender l'organisation spatiale des sites. L'aspect rudimentaire des bâtiments et la durée limitée de leur occupation constituaient un contraste saisissant avec les maisons villageoises des villages désertés et la pérennité des villages existants. Dans les deux cas, le bâti était intégré dans le tissu spatial. Les fouilles l'attestaient pour les premiers, les plans cadastraux et l'architecture rurale traditionnelle le suggéraient pour les seconds.

La cohérence spatiale et les composantes des habitats du haut Moyen Âge sont apparues avec l'extension des superficies fouillées. Certains sites comme Serris « les Ruelles » en Seine-et-Marne, Porte-Joie « Tournedos-sur-Seine » en Seine-Maritime, Saleux « les Coutures » dans la Somme avaient même une église, et à Serris la grande unité d'exploitation rappelait le pôle seigneurial. Malgré ces pôles d'attraction, les différences ont été accentuées par rapport aux similitudes. Les datations céramiques situaient leur abandon à la fin du premier millénaire, confortant les théories de la naissance du village (CHAPELOT 1993 ; PESEZ 1993). En l'absence de typo-chronologies céramiques solides, les datations ont en réalité été adaptées au contexte historique. L'imbrication des argumentaires

archéologique et historique avait conduit à une argumentation en boucle, que les études céramiques ultérieures ont pu corriger.

Reconnaître le caractère villageois des habitats du haut Moyen Âge revenait à contester le paradigme de l'An Mil. « Le village des historiens et le village des archéologues » (ZADORA-RIO 1995) voulaient extraire les recherches archéologiques du carcan historique en séparant les problématiques historiques et archéologiques afin que les spécificités des sources textuelles et matérielles soient respectées. Cependant, comme l'a souligné Magali Watteaux, la question du village est en réalité contournée, et l'argumentaire, basé sur les sources écrites, laissé tel quel (WATTEAUX 2003). L'article a permis de mieux reconnaître les spécificités des sources respectives et de mieux séparer leurs analyses. Il a toutefois aussi restreint les champs d'investigation de l'archéologie, notamment par rapport à la communauté rurale, la quintessence du village (cf. *infra*). Il est intéressant de comparer le choix des deux villages avec un article de l'historien Chris Wickham, qui porte également sur l'articulation entre sources archéologiques et textuelles (WICKHAM 1989) : réagissant aux débats suscités par les fouilles à Montarrenti (Italie) qui avaient révélé des phases d'occupation au VIIe siècle, plusieurs siècles avant la date admise de l'*incastellamento* (FRANCOVICH, MILANESE 1990), il prend acte des résultats archéologiques pour émettre des doutes sur la capacité des sources écrites à dater l'*incastellamento*. La ligne de scission dans ces débats relevait moins du champ disciplinaire que de celui des traditions de recherches.

Durant ces trois dernières décennies, les travaux d'aménagement dans et autour des villages existants ont enfin permis d'explorer leur sous-sol. En Île-de-France, des opérations successives ont permis d'analyser et de comparer les vestiges observés dans et autour de Tremblay-en-France en Seine-Saint-Denis, de Roissy-en-France, de Villiers-le-Bel et de Villiers-le-Sec dans le Val-d'Oise, et de Serris en Seine-et-Marne (HÉRON 2001 ; LAFARGE 2006 ; GONÇALVES-BUISSART *et alii* 2012 ; DUFOUR 2013 ; GENTILI 2010 ; 2014 ; 2017). En même temps, l'avancée des études céramiques a permis de rajeunir les dernières phases de nombreux habitats à l'écart des villages et de mettre en évidence que les sites des XIe-XIIe siècles ne se distinguent que difficilement de ceux du premier millénaire. Ces constats ont incité de nombreux chercheurs à remplacer le « haut Moyen Âge » par un « premier Moyen Âge » qui perdure jusqu'à la fin du XIIe siècle. Les historiens ont également fait leur *aggiornamento* par rapport à la Mutation de l'An Mil. Quand les débats sur les villages du haut Moyen Âge faisaient rage, Dominique Barthélémy attirait l'attention sur le recours croissant à l'écrit par les autorités seigneuriales. L'augmentation et la diversification des sources écrites éclairaient des aspects que les textes avaient passé sous silence auparavant. La rapidité des transformations économiques et sociales de la Mutation de l'An Mil paraissait comme un effet de sources. La révolution féodale a laissé la place à une période de transition des Xe-XIIe siècles (BARTHÉLÉMY 1997 ; MAZEL 2010).

QU'EST-CE QU'UN VILLAGE ?

L'abandon du paradigme de l'An Mil a facilité la reconnaissance des villages du haut Moyen Âge. Paradoxalement, on a l'impression que les historiens hésitent moins à qualifier les sites du haut Moyen Âge de villages que les archéologues. La question se pose alors de sa définition. É. Peytremann a rassemblé 16 exemples portant sur l'espace franc ou français (PEYTREMANN 2014). Les définitions antérieures à 1980 apparaissent relativement souples et décrivent l'habitat villageois comme des parcelles ou des exploitations groupées ou juxtaposées. Plusieurs insistent sur la cohésion sociale ou la communauté rurale, que de nombreuses définitions étrangères également mettent en avant (NISSEN JAUBERT 1998). Après 1980, les définitions deviennent plus restrictives et ajoutent des critères complémentaires comme les pôles d'attraction et la continuité topographique. La dernière définition citée remonte à 2004 et s'aligne sur les précédentes. Est-ce un hasard ? Ou est-ce que les débats sont réellement clos depuis une vingtaine d'années ? Alors que c'est durant

cette période que l'archéologie a enfin pu investir les villages et leurs marges et que le carcan des théories mutationnistes a été abandonné.

L'importance de la communauté rurale est reconnue par tous, mais curieusement les définitions ciblent en premier lieu l'espace bâti. Presque toutes évoquent les pôles d'attraction, le regroupement des habitations paysannes, l'unité de lieu et l'ancrage topographique. La plupart citent toutefois aussi la communauté rurale et le finage. L'*incastellamento* et l'*inecclesiamento* se réfèrent respectivement au château seigneurial et à l'église avec son cimetière. Le centre paroissial n'est pas seulement le pôle religieux du village, il joue aussi un rôle décisif dans le maillage territorial à travers les limites et réseaux paroissiaux. L'église paroissiale, comme l'autorité seigneuriale, intègre des domaines complémentaires qui dépassent la gestion des activités agro-pastorales. La mise en avant des pôles d'attraction sert alors à hiérarchiser les habitats à travers leurs fonctions complémentaires. Le village apparaît alors comme « une place centrale » rurale, que les fonctions complémentaires distinguent des hameaux et des fermes dispersées. N'est-ce pas aller trop loin si ces « places centrales » deviennent synonymes des habitats des populations rurales médiévales ? Cela revient aussi à regrouper l'émergence d'autorités locales, la formation du village et la mise en place des réseaux paroissiaux dans un seul bloc. Elles ont certes co-évolué, mais chaque composant s'adapte à des cadres spécifiques et suit des trajectoires qui lui sont propres.

La volonté d'inclure la hiérarchisation dans la définition du village a des raisons linguistiques et se réfère à la géographie humaine. Le français, l'anglais et l'allemand distinguent le village du hameau : *village / Dorf* et *hamlet / Weiler*, tandis que l'italien ou les langues nordiques ne le font pas. L'étymologie des mots fait apparaître des incohérences intéressantes qui laissent penser que la distinction est relativement récente. Le mot *villa* devient ainsi « village » en français et en anglais, mais *Weiler* – hameau – en allemand. Le mot village – *villagium* – apparaît pour la première fois en 1235, celui de hameau – *hamel* – à a fin du XIIe siècle (CNRTL). Ces distinctions trouvent peu d'écho dans les textes médiévaux, où les mêmes mots peuvent désigner des villages ou des petites et moyennes villes (BOURIN 2010). La traduction anglaise de la communauté rurale est d'ailleurs *township* (DYER, LILLEY 2012). Les inventaires détaillés du célèbre Domesday Book (1086) offrent l'occasion de confronter les mots avec la réalité matérielle dans de nombreux endroits. Il s'avère qu'aussi bien les grands villages avec leurs pôles d'attraction comme Wharram Percy (Yorkshire) et Raunds (Northampshire) que quelques fermes groupées comme Houndtor (Dartmoor) sont appelés *vill*. Le mot est, traditionnellement – et un peu abusivement – traduit par village. Dans le sud de l'Angleterre, le *vill* se réfère à la paroisse et dans le nord au finage ; parfois, il désigne une partie d'un domaine (HULL DOMESDAY PROJECT). De nombreux textes et la sémantique des mots soulignent l'importance du terroir. Le mot *Dorf* (village) vient de – *thaurp* – qui paraît au début du IVe siècle dans la traduction biblique en langue gothique de Wulfila. Il désigne alors l'habitat et son terroir (SCHÜTZEICHEL 1979). Cela rappelle la polysémie de *villa* dans les textes du haut Moyen Âge, qui peut aussi bien désigner le domaine que l'habitat. L'écart entre la souplesse du vocabulaire médiéval et la rigueur imposée à la terminologie actuelle pose question et incite à interroger les critères de définition à partir des données archéologiques.

LES CRITÈRES DE DÉFINITION À L'ÉPREUVE DES SOURCES

Les pôles d'attraction

L'église et le manoir ou le château constituent les plus anciens vestiges d'innombrables villages. Ce sont ces pôles d'attraction qui ont incité l'historien Laurent Feller à reconnaître que des sites comme Villiers-le-Sec (Val-d'Oise) et Serris « les Ruelles » (Seine-et-Marne), malgré leur abandon, répondent à « la définition canonique du village »

(FELLER 2007, p. 78). Plusieurs fouilles ont révélé l'attraction croissante du pôle religieux. Le grand manoir des « Ruelles » à Serris est abandonné à la fin du VIIIe siècle. L'aménagement de l'espace à côté du cimetière ainsi que la construction de plusieurs grands bâtiments en bois au cours du IXe siècle laissent apparaître une association croissante entre les pôles seigneurial et religieux (CATTEDDU *et alii* 2009 ; GENTILI 2017). Le site de Saint-Gilles de Missignac dans le Gard illustre la force de l'attraction du pôle religieux ; jusqu'au Xe siècle, l'occupation est peu dense, mais au cours des siècles suivants les maisons se regroupent et se resserrent autour de l'église (MAUFRAS *et alii* 2014). Villiers-le-Bel présente une évolution bien différente : ici, un habitat privilégié s'installe dans une aire funéraire datée des Xe-XIe siècles, tandis que l'ajout d'un édifice religieux n'intervient qu'au XIIe siècle (GENTILI 2014).

Villiers-le-Sec n'a pas d'église, mais les deux manoirs successifs témoignent d'une hiérarchisation interne de l'habitat, l'un des traits caractéristiques du village canonique. Il n'est pas rare que des fouilles ou des découvertes ponctuelles dans les villages existants suggèrent que leurs pôles religieux et seigneurial s'inscrivent dans la longue durée. L'importance de la présence seigneuriale invite à s'interroger sur les indices possibles d'une élite ancienne dans les villages actuels. Les sarcophages pourraient en offrir quelques-uns. Certes, leur présence ne prouve pas l'ancienneté de l'église et encore moins son statut paroissial. Elle laisse toutefois penser que des catégories sociales, relativement aisées – des élites locales – ont inhumé leurs morts dans le secteur. La relative fréquence de sarcophages en contexte villageois contraste avec leur rareté manifeste dans les ensembles funéraires des fouilles d'habitats. En excluant les sarcophages près des *fana,* des *villae* et des grandes nécropoles, leur rareté équivaut presque à celle des églises. Ce sont d'ailleurs elles et leur cimetière qui concentrent les inhumations à sarcophages dans les fouilles d'habitats. Les sarcophages ne sont certes pas synonymes d'une position sociale élevée, mais les associations récurrentes avec des pôles religieux suggèrent toutefois des liens étroits entre certaines élites et le pôle religieux. Les églises ont renforcé l'ancrage topographique des habitats, et celle de Porte-Joie dans l'Eure servait encore plusieurs siècles après l'abandon de l'habitat (CARRÉ 1996 ; CATTEDDU *et alii* 2009). Les raisons de ces abandons nous échappent, mais à Dassargues dans l'Hérault, c'est le seigneur de Lunel-Viel qui l'a imposé dans le cadre du développement de son *castrum* (GARNIER *et alii* 1995). Ces exemples montrent à la fois la diversité des trajectoires villageoises et l'importance de leur analyse à une échelle territoriale.

L'unité de lieu

Le village est souvent considéré comme synonyme d'un habitat regroupé, mais est-il réellement ainsi ? Dans l'ouest de la France, où l'église, le manoir et les habitations sont dispersés dans le finage, Daniel Pichot a proposé de qualifier cette organisation de « village éclaté » (PICHOT 2002). La géographie humaine suédoise intègre pleinement cet éclatement en estimant que les fermes d'un village peuvent être distantes jusqu'à 700 m, du moment qu'elles portent le même nom (JÄGER 1979 ; NISSEN JAUBERT 1998). Cela s'explique par des anciens terroirs d'*infield* et d'*outfield,* caractérisés par de longues clôtures ou barrières en pierres. Elles séparent à la fois les champs cultivés des pâturages et relient les fermes les unes aux autres. Dans certaines régions suédoises et norvégiennes, les restes de longues barrières en pierre attestent une organisation similaire dès le Ier siècle de notre ère (NISSEN JAUBERT 1996). Dans ces villages éclatés, la cohésion sociale se traduit davantage par la gestion territoriale que par le voisinage. Dans le sud de la France, Jean-Loup Abbé a d'ailleurs souligné que les textes médiévaux portent nettement moins attention à l'espace habité qu'aux terres du finage (ABBÉ 2007). Un conflit opposant les paysans de Castelferrus dans le Tarn-et-Garonne au prieur de Saint-Agnan (Tarn-et-Garonne), au début du XVIe siècle, offre un bel exemple d'une communauté rurale « éclatée ». Le prieur d'Agnan voulait que les habitants de Castelferrus abandonnent leur cimetière. Soucieux

du respect des obligations paroissiales, le prieur craignait que leur exemple inspire les habitants d'autres localités. Les paysans de Castelferrus soutenaient qu'ils formaient une communauté, tandis qu'il y avait plusieurs tirs d'arbalète de distance entre les différentes fermes des autres localités (LEBRETON 2016). Par conséquent, l'archéologie aura plus de difficultés à prouver l'existence de fermes isolées qu'à identifier des communautés d'habitants. La proximité de plusieurs habitats contemporains soulève la question de la nature de leurs relations. Leur articulation éventuelle avec des chemins et des réseaux parcellaires apporterait peut-être des éléments de réponse.

La continuité de lieu

La durée des phases d'occupation et la continuité d'occupation des sites sont des grands classiques de l'archéologie. Mais qu'entend-on réellement par là ? L'opposition entre la pérennité du village et les occupations de durée limitée du haut Moyen Âge a mis l'accent sur leur désertion, avec l'idée implicite de fragilité et d'échec. Ces explications mono-causales ont occulté l'importance des dynamiques territoriales sur la longue durée. À maintes reprises, des extensions ultérieures des superficies fouillées ont permis de combler les lacunes chronologiques signalées lors des premières interventions. La mobilité topographique n'empêche pas la continuité fonctionnelle. Les fouilles étendues montrent aussi que la longévité des habitats traduit rarement une continuité topographique absolue. Les emplacements des phases successives et leur densité évoluent (NISSEN JAUBERT 2012 ; NISSEN 2014). Le site de « Vallange » à Vitry-sur-Orne en Moselle illustre bien les déplacements successifs de l'habitat dans un périmètre restreint depuis l'Antiquité romaine (GÉRARD 2012). L'organisation spatiale évolue au gré de ces mouvements. Lors du dernier déplacement, daté du Xe siècle, l'habitat prend la forme d'un véritable village-rue d'une impressionnante régularité. À l'inverse, la fixité du lieu ne gage nullement de la continuité fonctionnelle, d'où l'importance de ne pas confondre l'archéologie en contexte villageois avec celle du village.

L'archéologie dans le village n'est pas synonyme de l'archéologie du village et la continuité topographique ne présage pas de la continuité fonctionnelle, qui ne dépend pas de la fixité du lieu. En Pays de France, Rémy Guadagnin a observé des maçonneries antiques dans plusieurs villages, essentiellement dans les églises (GUADAGNIN 1982). Bien qu'elles puissent suggérer une continuité topographique, elles n'attestent ni l'ancienneté du village ni celle de l'église. Patrick Périn a insisté sur la proximité récurrente entre les nécropoles mérovingiennes et les villages, mais cette continuité territoriale ne crée pas le village (PÉRIN 2004). La fréquence de traces d'occupation des derniers siècles du premier millénaire ouvre d'autres perspectives. La proximité de parcelles habitées anciennement ainsi que la densité de structures pourraient suggérer un ancrage topographique progressif, tout comme les empreintes et articulations éventuelles entre les tracés de chemin(s) et d'enclos. Que ce soit en marge du village ou à l'écart, les rapprochements entre les cadastres napoléoniens et les sites du haut Moyen Âge permettent souvent de remonter les tracés de chemins et de limites parcellaires à cette période ; une belle preuve de continuité territoriale.

La communauté rurale

Les précédents critères ont tous leurs faiblesses. Reste la communauté rurale. En réalité, c'est elle qui fait le village. Ceux d'aujourd'hui représentent une continuité topographique, mais certainement pas fonctionnelle. Les communautés rurales danoises ont connu une fin rapide lorsque les réformes rurales ont libéré les fermiers d'un système de servage très archaïque en leur accordant la possession de leur ferme. L'ensemble des finages et les terroirs des *openfields* ont été remembrés entre 1750 et 1814 ; certains villages ont

disparu. C'était la fin de la communauté rurale et les villageois sont devenus de simples voisins (FRANDSEN 1988). Quand les autorités seigneuriales font un recours croissant à l'écrit aux XIe-XIIe siècles, les communautés rurales apparaissent dans les textes. Les sources traitent de leurs relations et leurs interactions avec les seigneurs. Les négociations ou les conflits autour de leurs droits et de leurs obligations renforcent leur caractère juridique et institutionnel. Quand les datations reposent sur les archives seigneuriales, le risque d'un effet de sources est fort. L'aspect institutionnel a servi d'argument pour disqualifier l'archéologie dans l'étude des communautés rurales et par conséquent celle du village. Le poids des coutumes et de l'oralité est négligé. Les transmissions et accords oraux laissent peu de latitude aux critiques des sources, mais les populations rurales n'écrivaient pas, surtout celles du haut Moyen Âge. Certains textes laissent entrevoir l'oralité, mais ne la datent pas. Les pratiques sociales peuvent laisser des traces, qu'il appartient à l'archéologie d'identifier et de dater. Des enclos d'exploitations, des chemins, des clôtures, etc., sont d'ailleurs mentionnés dans plusieurs paragraphes des différentes lois barbares, où les contextes cités laissent parfois entrevoir une communauté d'habitants (DÖLLING 1958 ; SCHMIDT-WIEDEGAND 1979 ; SIEMS 1979). La transcription de coutumes orales est prise sur le vif dans un manuscrit de la loi Sjællandaise du roi Erik, du milieu du XIIIe siècle. En marge du parchemin, un scribe a noté « concernant les autres chemins, chemins de forêts ou entre les enclos des fermes, j'attends [pour écrire] que les témoins soient plus nombreux » (*Æn um andræ wæghe scogh wægh ællær mællæ toftæ. thet wil iac frestæ til fleræ cummæ withær* ; v209, DSL). L'annotation témoigne à la fois de l'importance des transmissions orales et du rôle de la communauté dans la configuration de l'habitat, de ses enclos (*mælla toftæ*) et des chemins. Elle suggère aussi que les nombreux autres paragraphes qui traitent des cadres matériels de l'habitat et du terroir sont rédigés en présence des représentants de la communauté rurale. Les chemins, les enclos et les limites de parcelles font partie du lot commun de l'archéologie et ils sont l'ossature de l'organisation des habitats et des champs. Ne serait-il pas dommage de se priver de ces sources ? Les habitants ont sans doute dû se concerter pour décider de l'aménagement et du maintien des aires spécialisées aux VIIe-Xe siècles. Comment envisager la répartition des terres (et les prélèvements qui les suivaient) ainsi que l'implantation des unités d'exploitation, lors des réaménagements ou déplacements majeurs de l'habitat ? Les textes du haut Moyen Âge n'évoquent jamais ces problèmes ; peut-être ont-ils été réglés oralement devant témoins (NISSEN JAUBERT 2013). L'approche décomplexée de Franck Gérard pour statuer de l'existence d'une communauté rurale dans le hameau de Vallange est salutaire. Il attire l'attention sur les champs laniérés qui prolongent les parcelles des fermes pour identifier un système d'*openfield*, qui ne saurait exister sans une communauté rurale (GÉRARD 2012).

Les lieux d'inhumation offrent une approche complémentaire. Les sépultures qui longent les chemins et qui se massent autour des carrefours en-dehors des enclos laissent aussi penser que les habitants ont dû se concerter. Les groupes funéraires qui, par leur taille, dépassent les cadres familiaux, suggèrent également une cohésion sociale. Le rôle du cimetière paroissial dans la formation du village est souvent cité. Cependant, l'*ineccle-siamento* nécessite une évolution mentale qui permet et favorise le rapprochement entre les morts et les vivants. Aux VIe-VIIe siècles, les nombreuses nécropoles en rangées paraissent étonnamment grandes par rapport aux habitats contemporains. Cela laisse penser que les habitants de plusieurs localités se sentaient suffisamment proches pour partager leur lieu d'inhumation, comme cela a été suggéré pour les sites à Goudelancourt-les-Pierrepont dans l'Aisne (NICE 1994).

Les communautés rurales ne sont pas que villageoises et les indices matériels des actions et des décisions communes existent avant les villages. Ce sont finalement le statut de place centrale rurale et les fonctions complémentaires qui font le village. Les pôles qui les abritent laissent des traces palpables. Le rôle du cimetière est bien connu, mais il repose sur l'intégration, puis l'attraction des lieux d'inhumation au sein des espaces habités.

Les formes et les lieux de hiérarchisation sociale relèvent de logiques différentes. D'une manière un peu caricaturale, on peut observer que la hiérarchisation dans l'Antiquité est une hiérarchisation inter-sites. Cela semble aussi être le cas avant les transformations qui touchent les habitats aux VIIe-VIIIe siècles, où la taille des enclos et des bâtiments qu'ils renferment, ainsi que la nature du mobilier associé, révèlent une hiérarchisation croissante entre les exploitations. Cette hiérarchisation intra-site marque un tournant décisif dans l'émergence des places centrales que sont les villages et, à des degrés divers, elle concerne aussi des habitats sans église comme les hameaux. Leur identification, leur datation et leur caractérisation dans les villages actuels constituent un enjeu important.

CONCLUSION

Les habitats franciliens impressionnent par leur diversité et les futurs travaux d'aménagement ouvrent des perspectives pour leur exploration. Leur ampleur nécessite des stratégies de recherche pour bien sélectionner les fenêtres d'étude. Leur choix constitue un enjeu majeur. Faut-il adopter une logique de « rentabilité archéologique » et cibler les villages les moins denses qui permettraient des fouilles étendues ? Ou faut-il privilégier la diversité et choisir des localités qui représentent cette diversité ? L'importance du territoire ou du finage implique que les futures recherches ne pourront se cantonner au sous-sol des villages existants. Il faudrait les étudier avec leurs alentours. Il faudrait surtout mettre l'objet d'étude au cœur des recherches et oser aborder la question du village. Il ne s'agit pas simplement d'étudier les indices du « vivre ensemble », mais déceler les traces du « agir ensemble ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABBÉ J.-L. (2007) – Logique spatiale et finage d'après les sources fiscales méridionales (XIVe-XVe siècle), dans : LIENHARD T. (dir.), *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, 37e congrès, Mulhouse, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 75-85.

BARTHÉLÉMY D. (1997) – *La mutation de l'An mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des Xe et XIe siècles*, Paris, Éditions Fayard, 373 p.

BLARY F., DERBOIS M., LEGROS V. (2005) – Les campagnes médiévales en Picardie : état de la question, *Revue archéologique de Picardie*, 2005, 3-4, p. 223-246.

BOURIN M. (2010) – Hiérarchie des « castra » et fonctions urbaines en Bas-Languedoc, dans : CHÉDEVILLE A., PICHOT D. (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux : naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, Actes du colloque de Vitré, 16-17 octobre 2008, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 207-214 (Collection Archéologie & Culture).

CARRÉ F. (1996) – Le site de PorteJoie (Tournedos, Val-de-Reuil, Eure), VIIe-XIVe siècles : organisation de l'espace funéraire, dans : GALINIÉ H., ZADORA-RIO É. (dir.), *Archéologie du cimetière chrétien*, Actes du 2e colloque ARCHEA (Orléans 29 septembre-1er octobre 1994), p. 153-162 (Revue archéologique du Centre, supplément 11).

CARRÉ F. (2011) – *L'archéologie en Haute-Normandie. Bilan des connaissances, tome 1, Le haut Moyen Âge*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 208 p. (Collection Normandie).

CARRÉ F., HINCKER V., MAHÉ N., PEYTREMANN É., POIGNANT S., ZADORA-RIO É. (2009) – Histoire(s) de(s) village(s). L'archéologie en contexte villageois, un enjeu pour la compréhension de la dynamique des habitats médiévaux, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 116, p. 51-59.

CATTEDDU I. (2007) – Le renouvellement des connaissances sur l'habitat et l'espace rural au haut Moyen Âge, dans : DEMOULE J.-P. (dir.), *L'archéologie préventive dans le monde. Apports de l'archéologie préventive à la connaissance du passé*, Paris, La Découverte, p. 82-101.

CATTEDDU I., CARRÉ F., GENTILI F., DELAHAYE F., LANGLOIS J.-Y., COUANON P. (2009) – Fouilles d'églises rurales du haut Moyen Âge dans le Nord de la France. Des questions récurrentes, dans : PARIS-POULAIN D., ISTRIA D., NARDI COMBESCURE S. (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans la France actuelle*, *Hagiographie, épigraphie et archéologie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 205-228 (Collection Archéologie & Culture).

CHAPELOT J. (1993) – L'habitat rural : organisation et nature, dans : *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet*, Exposition [organisée par le] Musée archéologique départemental du Val-d'Oise [et le] Service régional de l'archéologie d'Île-de-France, Condé-sur-Noireau, Éditions Valhermeil, p. 178-197.

CHAPELOT J., FOSSIER R. (1981) – *Le village et la maison au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 358 p. (Collection Bibliothèque d'Archéologie).

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES [CNRTL] – Mot-clés « village » et « hameau » [https://www.cnrtl.fr/etymologie/village et https://www.cnrtl.fr/etymologie/hameau].

DEMOLON P. (1972) – *Le village mérovingien de Brebières (VIe-VIIe s.)*, Ouvrage publié par la Commission Départementale des Monuments Historiques du Pas-de-Calais, 339 p. (Collection Mémoires, 14).

DÖLLING H. (1958) – *Haus und Hof in westgermanischen Volksrechten*, vol. 2, Münster, Aschendorff, 89 p. (Veröffentlichungen der Altertumskommission für Westfalen, 2).

DUFOUR J.-Y. (2013) – Le village de Roissy-en-France au haut Moyen Âge, dans : MAHÉ-HOURLIER N., POIGNANT S. (éd.), *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (Ve-XIIIe siècles)*, Actes de la table-ronde, 22-24 novembre 2007, Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne, p. 23-36 (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29).

DYER C., LILLEY K. (2012) – Town and countryside: Relationships and Resemblances, dans : CHRISTIE N., STAMPER P. (dir.), *Medieval Rural Settlement. Britain and Ireland, AD 800-1600*, Macclesfield, Windgather Press, p. 81-98.

DSL (XIIIe siècle) – *Eriks sjællandske lov* [https://tekstnet.dk/eriks-lov/3/12].

FELLER L. (2007) – *Paysans et seigneurs au Moyen Âge. VIIIe-XVe siècles*, Paris, Armand Colin, 304 p.

FRANCOVICH R., MILANESE M. (1990) – *Lo scavo archeologico di Montarrenti e i problemi dell'incastellamento medievale. Esperienze a confronto*, Atti del colloquio internazionale, Siena, 1988, Firenze, Edizioni All'Insegna del Giglio, 288 p.

FRANDSEN K.-E. (1988) – 1536-ca. 1720, dans : BJØRN C. (dir.), *Det danske landbrugshistorie*, vol. 2, Odense, Landbohistorisk selskab, p. 5-209.

GARNIER B., GARNOTEL A., MERCIER C., RAYNAUD C. (1995) – De la ferme au village : Dassargues du Ve au XIIe siècles (Lunel, Hérault), *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, p. 1-78.

GENTILI F. (2010) – L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge. L'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens : Serris « les Ruelles » (Seine-et-Marne) et Villiers-le-Sec (Val-d'Oise), dans : CHAPELOT J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir*, Actes du IXe congrès international de la Société d'archéologie médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006), Caen, Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales (CRAHM), p. 119-132 (Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales).

GENTILI F. (2014) – Archéologie d'un village du Moyen Âge à la période moderne. L'exemple de Villiers-le-Bel, *Archéopages*, 40 (Dossier « Villages »), p. 132-139 [https://journals.openedition.org/archeopages/639].

GENTILI F. (2017) – *Agglomérations rurales et terroirs du haut Moyen Âge en Île-de-France (VIe-XIIe siècles) : l'apport des grandes fouilles préventives (plateau briard, Plaine-de-France)*, Thèse de doctorat en archéologie médiévale sous la direction d'Anne Nissen, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

GÉRARD F. (2012) – Les sites de Vitry-sur-Orne et de Demange-aux-Eaux, *Archéopages : archéologie & société*, 34 (Dossier « Campagnes »), p. 38-47 [https://journals.openedition.org/archeopages/392].

GONÇALVES-BUISSART C., LAFARGE I., LE FORESTIER C. (2012) – Les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Seine-Saint-Denis. État des lieux, Édition Inrap, *Archéopages : archéologie & société*, 34 (Dossier « Campagnes »), p. 48-57 [https://journals.openedition.org/archeopages/394].

GUADAGNIN R. (1982) – *L'origine du village en Pays de France : diachronie évolutive de l'habitat dispersé celtique et gallo-romain aux villages du haut Moyen Âge (du IIe siècle avant J.-C. au IXe siècle)*, Thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jean-Marie Pesez, Paris, EHESS, 2 vol., 461 p.

HÉRON C. (2001) – Un village de la plaine de France : Tremblay, dans : DEPRAETÈRE-DARGERY M., *L'Île-de-France médiévale. La vie de tous les jours. Drôle de Moyen Âge ! De producteur au consommateur*, t. 1, Paris, Somogy Éditions d'art, p. 40-42.

HULL DOMESDAY PROJECT – Vills, or village [http://www.domesdaybook.net/domesday-book/data-terminology/administrative-units/vills-or-village].

JÄGER H. (1979) – Das Dorf als Siedlungsform und seine wirtschaftliche Funktion, dans : JANKUHN H., SCHÜTZEICHEL R., SCHWIND F. (Hrsg.), *Das Dorf der Eisenzeit und des frühen Mittelalters, Siedlungsform, wirtschaftliche Funktion, soziale Struktur*, Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Mittel- und Nordeuropas in den Jahren 1973 und 1974, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 62-80 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse, 3/101).

LAFARGE I. (2006) – Habitat médiéval et moderne à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), dans : ALEXANDRE-BIDON D., PIPONNIER F., POISSON J.-M. (dir.), *Cadre de vie et manières d'habiter (XIIe-XVIe siècle)*, Actes du VIIIe congrès international de la Société d'archéologie médiévale, Paris, 11-13 octobre 2001, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, p. 47-56.

LEBRETON G. (2016) – En pleine figure ! La représentation figurée de Castelferrus et Saint-Aignan (Tarn-et-Garonne) en 1525 : preuve et support de règlement judiciaire entre communautés villageoises, *Archéologie du Midi Médiéval*, 34, p. 63-94.

LE GOFF J.-P., RAYNAUD C., CATTEDDU I. (2014) – Le village entre continuité et discontinuité, *Archéopages : archéologie & société*, 40 (Dossier « Villages »), p. 148-155 [https://journals.openedition.org/archeopages/581].

MAHÉ-HOURLIER N., POIGNANT S. (éd.) (2013) – *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (Ve-XIIIe siècles)*, Actes de la table-ronde, 22-24 novembre 2007, Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne, 250 p. (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29).

MAUFRAS O., OTT M., RAYNAUD C., ROCHETTE M., TARROU L., BERGERET A., BOVAGNE, M., PELLÉ R. (2014) – *Villæ* - Villages du haut Moyen Âge en plaine du Languedoc oriental. Maillage, morphologie et économie, *Archéopages : archéologie & société*, 40 (Dossier « Villages »), p. 92-103 [https://journals.openedition.org/archeopages/620].

MAZEL F. (2010) – *Féodalité, 888-1180*, Paris, Belin éditeur, 784 p. (Collection Folio Histoire de France).

NICE A. (1994) – L'habitat mérovingien de Goudelancourt-les-Pierrepont (Aisne). Aperçu provisoire d'une unité agricole et domestique des VIe et VIIe siècles, *Revue archéologique de Picardie*, 1994, 1-2, p. 21-63.

NISSEN JAUBERT A. (1996) – Systèmes agraires dans le Sud de la Scandinavie entre 200 et 1200, dans : COLARDELLE M. (dir.), *L'homme et la nature au Moyen Âge*, Actes du Ve congrès international d'archéologie médiévale, Grenoble, Paris, Éditions Errance, p. 74-84 (Collection Archéologie aujourd'hui).

NISSEN JAUBERT A. (1998) – Habitats ruraux et communautés rurales, dans : FRIDRICH J. (ed.), *Ruralia*, II, Conférence Spa, Belgique, 1st-7th September 1997, Praha, Institute of Archaeology, p. 213-225 (Památky archeologické, Supplementum, 11).

NISSEN JAUBERT A. (1999) – Ruptures et continuités de l'habitat rural du haut Moyen Âge dans le nord-ouest de l'Europe, dans : BRAEMER F., CLEUZIOU S., COUDART A. (dir.), *Habitat et société*, Actes des rencontres, 22-23-24 octobre 1998, XIXe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Antibes, Éditions Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, p. 551-570.

NISSEN JAUBERT A. (2012) – Ruptures et continuités dans l'habitat médiéval dans le Nord-Ouest de la France, dans : VALAIS A. (dir.), *L'habitat rural au Moyen Âge dans le Nord-Ouest de la France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 295-314 (Collection Archéologie & Culture).

NISSEN JAUBERT A. (2013) – Gérer la terre sans écrit-Est-ce possible ?, dans : DEVROEY J.-P., WILKINS A. (dir.), *Autour de Yoshiki Morimoto. Les structures agricoles en dehors du monde carolingien : formes et genèse*, Actes des journées d'études organisées à l'Université Libre de Bruxelles les 6-8 mai 2010, Bruxelles, Le Livre Timperman, p. 315-346.

NISSEN A. avec la collab. de JESSET S., JOLY S. (2014) – L'habitat rural au Moyen Âge, dans : ZADORA-RIO É. (dir.), *Atlas archéologique de Touraine*, Tours, Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du Centre de la France (FERACF) (Revue archéologique du Centre de la France, supplément 53) [http://a2t.univ-tours.fr/notice.php?id=80].

PÉRIN P. (2004) – The Origin of the Village in Early Medieval Gaul, dans : CHRISTIE N. (dir.), *Landscapes of Change. Rural Evolutions in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, Ashgate Publishing, p. 255-278.

PESEZ J.-M. (1993) – Conclusion, dans : *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet*, Exposition [organisée par le] Musée archéologique départemental du Val-d'Oise [et le] Service régional de l'archéologie d'Île-de-France, Condé-sur-Noireau, Éditions Valhermeil, p. 323-329.

PEYTREMANN É. (2014) – La notion du village en France au premier Moyen Âge. Retour sur un débat, *Archéopages : archéologie & société*, 40 (Dossier « Villages »), p. 64-91 [https://journals.openedition.org/archeopages/618].

PICHOT D. (2002) – *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 395 p. (Collection Histoire).

SCHMIDT-WIEDEGAND R. (1979) – Das Dorf nach der Stammesrechten des Kontinents, dans : JANKUHN H., SCHÜTZEICHEL R., SCHWIND F. (Hrsg.), *Das Dorf der Eisenzeit und des frühen Mittelalters, Siedlungsform, wirtschaftliche Funktion, soziale Struktur,* Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Mittel- und Nordeuropas in den Jahren 1973 und 1974, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 423-428 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse, 3/101).

SCHÜTZEICHEL R. (1979) – « Dorf ». Wort und Begriff, dans : JANKUHN H., SCHÜTZEICHEL R., SCHWIND F. (Hrsg.), *Das Dorf der Eisenzeit und des frühen Mittelalters, Siedlungsform, wirtschaftliche Funktion, soziale Struktur*, Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Mittel- und Nordeuropas in den Jahren 1973 und 1974, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 9-36 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse, 3/101).

SIEMS H. (1979) – Flurgrenzen und Grenzmarkung in den Stammesrechten, dans : BECK H., DENECKE D., JANKUHN H. (Hrsg.), *Untersuchungen zur eisenzeitlicher und frühmittelalterlichen Flur in Mitteleuropa und ihrer Nutzung*, Bericht über die Kolloquien der Kommission für die Altertumskunde Mittel- und Nordeuropas in den Jahren 1975 und 1976 (Vol. 1-2), Göttingen, Vandenhoek & Ruprecht, p. 268-308. (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-Historische Klasse, 3/218).

WATTEAUX M. (2003) – À propos de la « naissance du village au Moyen Âge ». La fin d'un paradigme ?, *Études Rurales*, 167-168, p. 306-318.

WICKHAM C. (1989) – Documenti scritti e archeologia per una storia dell'incastellamento in Etruria Meridionale alla luce di nuovi dati archaeologic, *Archeologia Medievale*, 16, p. 79-103.

ZADORA-RIO E. (1995) – Le village des historiens et le village des archéologues, dans : MORNET E. (dir.), *Campagnes médiévales : L'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 145-157 (Collection Histoire ancienne et médiévale, 31).

Revue archéologique d'Île-de-France, numéro 12 – 2021

5 Véronique BRUNET *et al.*
UNE ENCEINTE DU NÉOLITHIQUE MOYEN II :
Méry-sur-Marne, « La Remise » (Seine-et-Marne)

TABLE-RONDE SUR L'ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE (17-18 JANVIER 2019)

135 **AVANT-PROPOS ET PROGRAMME DES JOURNÉES**

139 Anne NISSEN
ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE. QUEL VILLAGE ?

151 Isabelle CATTEDDU
ARCHÉOLOGIE DE L'ESPACE VILLAGEOIS :
nouveaux débats et nouveaux enjeux

161 Cristina GONÇALVES-BUISSART, Ivan LAFARGE
L'ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE :
l'exemple du village de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis)

185 François GENTILI
HABITATS ÉLITAIRES ET ANCRAGES VILLAGEOIS :
quelques exemples et un focus, Viarmes en Val-d'Oise (VIIe-XVIIIe siècles)

223 Séverine HURARD
RÉFLEXIONS SUR LES MARGES DU VILLAGE ALTO-MÉDIÉVAL OU LA MARGINALITÉ DES ÉLITES RURALES ORDINAIRES :
l'exemple des Petits Ormes de Saint-Pathus (Seine-et-Marne – Ve-XIe siècles)

241 Claire HANUSSE
DANS LA PLAINE DE CAEN, LE VILLAGE DE « COURTISIGNY » ET LE HAMEAU DE « TRAINECOURT » :
deux fouilles d'habitats médiévaux désertés à l'aube de l'Époque moderne

257 Marc GRODWOHL
RECOUPEMENTS ENTRE ARCHÉOLOGIE DU BÂTI ET SOURCES ANCIENNES :
un village du Jura alsacien, l'habitat à Lutter (Haut-Rhin) de 1530 à 1632

279 Laurent FELLER
LE VILLAGE DES HISTORIENS

297 Magali WATTEAUX
LE VILLAGE VU PAR LES ARCHÉOGÉOGRAPHES

333 **ATELIER PRESCRIPTION / ARCHEOLOGIE DU VILLAGE**
Dorothée CHAOUI-DERIEUX (dir.)

341 **ARCHÉOLOGIE ET ARCHIVES AU CŒUR DU VILLAGE**
Olivier BAUCHET (dir.) avec la collaboration de Ludovic GALFO

345 **DES PRATIQUES AGRICOLES MÉDIÉVALES ENCORE MÉCONNUES ARCHÉOLOGIQUEMENT EN ÎLE-DE-FRANCE**
Jean-Yves DUFOUR (dir.) avec la collaboration de Stéphane FRÈRE

351 **ATELIER BÂTI / ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE**
Ivan LAFARGE (dir.)

NUMÉRO ISSN : 2101 - 3608

PRIX : 25 €